

maintenant des vers impotents, solennels, pléthoriques, aux articulations engorgées, incapables de mouvement ; on dirait que les poètes les obtiennent par des procédés analogues à ceux des *éleveurs* qui font d'un bœuf un éléphant pour la plus grande gloire de l'agriculture.

M. Lachambaudie est sans contredit un des meilleurs fabulistes que nous possédions. C'est un homme d'un talent sérieux, un vrai poète ; sous sa plume, la fable n'a plus cet aspect négligé, cette tournure prosaïque que les successeurs de Lafontaine ont trop souvent confondu avec la facilité du maître. Il s'efforce d'en hausser le ton, il l'entoure d'une sollicitude littéraire très-louable ; comment a-t-on pu prendre pour une trompette de club ou de banquet cette poésie toujours plus attendrie que militante, où l'onction tient plus de place que la raillerie ! Sa morale ne boite jamais : elle est même en général plus élevée que dans Lafontaine, mais aussi moins précise, moins claire ; je dirai volontiers de ses fables qu'elles appartiennent à l'ordre de la *fraternité*, tandis que celles de Lafontaine correspondent au mot *liberté*. M. Lachambaudie, en un mot, me représente bien l'homme *sensible* du XVIII^e siècle. Au sortir d'une lecture de Lafontaine, et en raison du contraste sans doute, je lui trouve même une certaine boursofflure d'honnêteté ; je m'impatiente aussi à rencontrer dans son livre tant de menestrels, de bardes, de troubadours, de rêves d'or, de sylphes, d'écharpes, de lyres ; tout ce bric à brac littéraire de la Restauration m'est antipathique. Il ne vaut pas la peine d'être épousseté, surtout par un poète comme M. Lachambaudie.

Les débuts de M. Mazelle (1) méritent d'être remarqués et encouragés. Beaucoup de facilité, beaucoup de clarté, voilà son lot ; qu'il y joigne de l'élégance et de la correction et un peu plus d'originalité dans le choix des sujets et nous pourrons compter un bon fabuliste de plus. Le tissu de ses fables gagnerait à être resserré et débarrassé des négligences par trop crues qui le déparent gratuitement ; je n'en veux signaler aucune par ce que ce serait

(1) Fables d'Eugène Mazelle, un vol. in-12 ; Lyon, Louis Perrin, 1851.